

La poétique de l'enfant dans *L'enfance est ma demeure* de Yamilé Ghebalou

M. Hakim MAHMOUDI^{1*}

¹Maître de Conférences A - Département de Français
FLL - UMMTO

Date de réception
15-06-2022

date d'acceptation
09-11-2022

date de publication
26-04-2023

RESUME

Le présent article se propose de montrer comment la thématique de l'enfance est mise en représentation dans le roman de Yamilé Ghebalou, intitulé *L'enfance est ma demeure*. Comme le suggère son titre même, cette œuvre met l'accent sur le pouvoir de l'enfance dans la vie de l'adulte. Pour vérifier cette hypothèse et cerner cette prétendue puissance, nous nous proposons d'explorer le monde imaginaire de l'auteure que suggèrent l'*être* et le *faire* de Youssouf, le personnage-enfant dans ce corpus. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur quelques apports de la poétique, de la critique thématique et de la mythocritique pour examiner l'étendue et la source de ce pouvoir et, partant, esquisser une poétique de l'enfant dans ce livre.

MOTS CLES : enfance, mythe, poétique, pouvoir, représentation.

The poetics of the child in *L'enfance est ma demeure* of Yamilé Ghebalou

ABSTRACT

This article proposes to show how the topic of childhood is represented in Yamilé Ghebalou's novel, entitled *L'enfance est ma demeure*. As his title suggests, this book illustrates the power of childhood in adult life. To verify this hypothesis and identify this alleged power, we propose to explore the imaginary world of the author suggested by the being and doing of Youssouf, the child-character in this corpus. To do this, we will use some contributions from poetics, thematic criticism and mythocriticism to examine the extent and source of this power and, therefore, sketch a poetics of the child in this book.

KEYWORDS: childhood, myth, poetic, power, representation.

INTRODUCTION

Comme le suggère le titre même de son roman, *L'enfance est ma demeure*, Yamilé Ghebalou met au centre de sa fiction le pouvoir symbolique de l'enfance. Elle y donne à lire le rôle et la force de cet âge que le poète retrouve dans et par sa création (Bataille). Dans cette optique, elle fait entendre la pérennité de l'enfance en affirmant : « *c'est toujours l'enfant qui parle en nous et tire les ficelles de ces jeux insensés qu'il invente pour se venger du silence obligé dans lequel on l'a confiné* » (Ghebalou, 2016 : 21). Cette persistance de l'enfant en chaque être est confirmée par tous les personnages de notre corpus qui ne cessent de dire et de décrire tout le pouvoir qu'exerce l'enfant Youssouf sur eux. Ce pouvoir de l'enfant attire notre attention et nous conduit à nous interroger sur ses fondements. D'où l'intérêt de cerner la poétique de l'enfant dans ce livre en nous appuyant sur certains apports de la poétique, de la critique thématique et de la mythocritique. Chemin faisant, nous verrons quels sont les éléments qui procurent puissance et pérennité à l'enfance. La réponse se trouverait dans ce recours au cosmique et au mythique pour signifier la force, la survivance et la permanence de cet âge.

I. Sous le signe de l'eau

La famille de Youssef, le personnage-enfant de notre corpus, habite *Dar el bhar*, une maison possédant un lien souterrain et mystérieux avec l'étendue marine. Tirant profit de cette proximité, à la fois géographique et énigmatique, avec la mer, cette « maison de la mer » s'impose comme un cadre idoine pour une vie sereine. Mais en lisant ce livre, on découvre que la joie de vivre que connaissent, par moment, les personnages adultes de cette maison, est propagée par l'enfant Youssef. Ce dernier se révèle, à la lecture, comme un être d'exception qui vivifie, purifie et unifie à l'image de l'eau et ses innombrables vertus thérapeutiques dont parle le scientifique japonais Masaru Emoto (Emoto, 2004), d'où l'importance d'examiner de près tout ce qui, dans le texte, illustre cette analogie. Dans cette perspective, nous ferons appel à la théorie bachelardienne de la matière et à la critique thématique de Jean-Pierre Richard pour illustrer ce premier élément qui sous-tend la poétique de l'enfance dans ce récit, à savoir l'enfant-eau.

I.1 L'enfant, cette source de vie

Dès la première lecture de ce roman, on s'aperçoit que la présence de l'eau y est plus que significative. Loin d'être fortuite, cette source de vie semble être à l'origine du comportement de l'enfant Youssef et nous suggère de vérifier l'hypothèse d'un

enfant-eau qui «redonne» vie (aux adultes). Ce thème, en tant que «(...) principe concret d'organisation, un schème ou un objet fixe, autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde... » (Richard, 1961 :24), mérite d'être examiné afin de cerner une source à laquelle l'enfant puise sa force de séduction. En ce sens, il convient d'analyser les métaphores témoignant de ce lien fusionnel entre l'enfant et la mer. L'examen de quelques extraits montre l'impact de ce personnage, son effet de présence, voire sa magie au point de vivifier les êtres, de purifier les esprits et de retisser les liens rompus entre ses proches et entourage.

Dans ce roman polyphonique où se succèdent les voix de Yacoub, le père, de Taous, la mère, d'Ibrahim, le grand père et de Zoulikha, la servante, le pouvoir de l'enfant se dessine d'emblée et se précise au fil des pages. Chacun des quatre narrateurs apporte son témoignage et illustre ce pouvoir en question par le seul fait de caractériser l'être et/ou le faire de ce garçon d'exception. Leurs monologues se concentrent sur la présence de ce dernier dans leurs quotidiens et donnent ainsi une cohérence fictionnelle à ce personnage. En le décrivant, ils renforcent l'effet de présence de ce protagoniste dans la conscience du lecteur et amène, par conséquent, celui-ci à s'interroger sur la singularité de cet être.

La mère, dans ses monologues, insinue que la particularité de son fils vient à la fois de son *être* et de son *faire*. Au gré de ses

aveux, elle s'attarde sur ce miracle nommé Youssouf, l'enfant tant désiré qui arrive enfin et parvient à ressusciter sa mère moralement éteinte. Tout en participant à la caractérisation de protagoniste, par ses dires, Taous laisse entendre que seul son fils illumine son foyer et y propage de la gaieté. Par sa seule présence, dit-elle, cet enfant chasse angoisse et tristesse de son visage :

Youssof, c'est mon seul lien avec ce monde dont je ne suis pas, cette maison que j'ai dessinée, accompagnée dans sa réalisation, et qu'il aime, Dieu merci... Quand je le vois courir et s'abreuver sans retenue de cette grande lumière qui l'habite, je comprends qu'elle lui était prédestinée, que lui seul lui donne sens et vie en y circulant comme une lampe vive... (Ghebalou, 2016 : 24)

Dans cet extrait, nous lisons d'abord cette mort symbolique que connaît Taous, elle qui avoue son absence au monde. Elle habite une maison qu'elle a pourtant dessinée mais dans laquelle il ne fait guère bon vivre, c'est une maison sans vie, sans âme, avant l'arrivée de Youssouf. Seul, ce dernier «donne sens et vie» à cette demeure en y propageant «sa» lumière. Cela sous-entend que son fils est un être lumineux comme le montre sa comparaison à «une lampe vive». C'est par sa luminosité qu'il éclaire vite la vie de sa mère et parvient, par sa rapide propagation, à la soustraire de sa tristesse. Il accomplit ainsi, par son être et faire, un miracle qui témoigne de son héroïsme.

Les avis sur la singularité de cet être lumineux sont nombreux. Les narrateurs dans ce roman convergent à souligner ce fait. C'est le cas de la servante Zouleikha qui rejoint, en ce sens, la mère de l'enfant et suggère toute la magie que possède cet être. Dans ses confessions, elle donne à lire l'étendue du pouvoir qu'exerce ce garçon sur elle. Son propos participe de cette représentation de l'enfant comme une source de vie. De son dire, nous comprenons que cet enfant possède le don de maintenir en vie les êtres tourmentés :

Moi, Zouleikha,

Fille battue, violée, séquestrée, prostituée de force et que la société rejette brutalement, je n'avais pas de consolation, ou une seule... L'enfant dont l'or des cheveux me maintenait en vie... Il importe peu que ce ne soit pas le mien. Je suis près de lui, il est heureux et me sourit. (Ghebalou, 2016 : 47)

Ce propos illustre cette force active de l'enfant qui maintient en vie cette femme martyrisée. Pour ce personnage, seul l'enfant est capable de la consoler dans sa vie après avoir vécu l'enfer. Le secret de ce miracle réside dans l'être même de Youssouf, l'enfant aux cheveux d'or, symbole d'un pouvoir magique. Cet enfant possède donc un atout physique qui lui permet d'exercer cette ascendance pour propager la vie chez les êtres martyrisés. Les cheveux d'or renvoient, sur le plan symbolique, au soleil et sa

lumière. Autrement dit, pour cette narratrice – comme pour la mère - c'est la luminosité de ce garçon qui est source de vie.

Le père, par ses aveux, enrichit la caractérisation de l'enfant et confirme, entre autres, cette idée de rayonnement associée à l'être de son fils. Décrivant, à ce propos, les moments de retrouvailles avec ce garçon, il suggère toute la lumière qui se dégage de lui. La puissance bienfaitrice de son fils réside aussi dans son regard. Dans l'aveu ci-dessous, Yacoub s'attarde sur cet agir de l'enfant, un faire que l'on pourrait qualifier, en paraphrasant J-L. Austin, de « quand voir, c'est faire ». Il y insinue que la force de ce regard¹ est comparable à l'eau qui purifie, qui régénère corps et esprit :

L'enfant fixe ses yeux sur moi, il semble savoir que je suis étonné, surpris et heureux, balançant entre le bonheur et l'exclusion : il sait exactement ce que je ressens, du moins c'est ce que je crois chaque fois que je croise ce pur moment d'eau où tout se délie, cette transparence qui recouvre le monde, cette justesse sans autre fondement que l'innocence, quand il regarde autour de lui et vers moi. Je lui souris et il rayonne, tranquille, entouré, complice, seul être présent aux autres et au monde...
(Ghebalou, 2016 : 22)

L'effet Youssouf est comparé ici à un «pur moment d'eau». Cette rêverie hydrique valorise l'enfant-eau en soulignant ses bienfaits : la transparence et la justesse. Le père confirme par-là

¹ Il faut ajouter à cela la place du regard dans beaucoup de cultures où « *l'œil est par excellence le miroir des affects et des passions* » (Erman, 2006 : 57)

que, « à certaines heures, l'être humain est [comme une plante qui désire l'eau du ciel] » (Bachelard, 1942 : 179). Par ce rapprochement, nous mesurons les mérites de l'enfant-eau qui irrigue le père-plante comme la pluie arrose le monde. A l'image de cette dernière, Youssouf est représenté comme une source vitale maintenant en vie et l'homme et la terre. Le père conclut toutefois par l'idée de rayonnement qui tient plus du soleil que de la pluie.

Ainsi, les trois personnages adultes soulignent le pouvoir exceptionnel de cet enfant qui puise sa force agissante de sa lumière intrinsèque et de l'eau mystérieuse qui «irrigue» *Dar el bhar*. Cette conjugaison, du lumineux et de l'aquatique, ne peut que renforcer cette puissance comme le sous-entend Bachelard : « *Près de l'eau, la lumière prend une tonalité nouvelle, il semble que la lumière ait plus de clarté quand elle rencontre une eau claire.* » (Bachelard, 1942 : 171) Ainsi, la présence de Youssouf, l'enfant-eau, l'enfant-soleil, auprès d'eux, ne peut être qu'un « pur moment d'eau » où chacun se sent renaître, revenir à la vie. Source de vie, il concentre toutes les vertus aquatiques ; il est à l'image de l'eau miraculeuse, lui l'enfant tant attendu par ses parents (sept ans) avant de venir au monde pour guérir les siens des « morsures du temps ».

I.2 Youssouf, source de bonheur

Par ailleurs, pour compléter la caractérisation de ce personnage d'exception, il importe de s'attarder sur sa beauté unique. Les confessions des narrateurs, à ce sujet, convergent à dire que ce garçon est né sous la bonne étoile : il a, nous l'avons vu, des cheveux dorés et un visage angélique. Dans ce qui va suivre, il sera question des qualités qui sont à la source du bonheur que cet être lumineux répand auprès des siens.

Si nous suivons, en ce sens, les dires de la servante, nous comprendrons que ce bonheur se propage avec le *faire* de l'enfant. L'impact positif de ce dernier est dû aux gestes affectueux qu'il accomplit au quotidien. Pour elle, l'agir de ce garçon est salvateur au point de rendre sa mémoire vive : « *C'est lui, par ses sourires, ses mains passées dans mes cheveux lorsque nous sommes seuls, ses caresses qui réveillent en moi tant de douceurs, qui est à l'origine de ce retour incomplet de ma mémoire* ». (Ghebalou, 2016 : 154) A travers cette confidence, Zouleikha montre le mérite de Youssouf qui apporte de la gaieté dans sa vie. Pour elle, Youssouf est un livre de bonheur que l'on ne se lasse pas de feuilleter à chaque fois. En plus d'être à l'origine du recouvrement partiel de sa mémoire, il lui permet d'oublier les affres subis et d'atténuer ses souffrances psychologiques.

Revenant sur l'effet de son fils unique – au propre et au figuré -, le père associe encore le lumineux et l'aquatique pour traduire le

bonheur ressenti auprès de cet être cher. La description qu'il donne de Youssouf tire toujours vers l'éloge. En ce sens, pour dire son bonheur, il emprunte au lexique maritime et livre cette confession :

Youssof, lui, c'est la lumière, celle qui par son apparition ne laisse plus de place à l'ombre et quand il est à côté de moi, j'embarque, mine de rien, sur une nef fantastique dont il est le mystérieux gouvernail ; j'entre sans retenue dans tous ses jeux et ma femme, Taous, s'étonne de me voir si faible et si attentif, moi qui suis d'habitude si loin, si absent, si retenu...(Ghebalou, 2016 : 17)

Le bonheur que prodigue Youssouf se révèle comme un voyage fantastique loin de la grisaille conjugale. Le fils lumineux éclaire sa lanterne et le transporte sur les eaux cristallines vers l'île de la joie. De là, se déclinent les deux éléments cosmiques qui sous-tendent le pouvoir magique de cet enfant : le soleil et la mer. Yacoub, comme les autres narrateurs, s'appuie sur le cosmique pour véhiculer leurs rêveries sur la puissance de Youssouf.

Pour clore cet aspect, il importe d'évoquer le pouvoir de lier, de retisser les liens entre êtres désunis, que possède cet enfant-bonheur. Dans ce roman, les adultes vivent en reclus comme l'illustre l'usage exclusif du monologue - signe du retrait apparent des narrateurs - dans la narration. Seul l'enfant traverse leurs monologues et construit des ponts entre eux. Il assure cette fonction par son amour pour les siens, un pouvoir que sa mère résume en ces

mots : « *ce pouvoir de l'amour : faire tomber les résistances et les obstacles sans rien dire, par un regard, un rire, un geste, un abandon...* » (Ghebalou, 2016, 27). *Enfant-soleil*, il dégivre les humeurs glacées et, *enfant-eau*, il emporte ses proches vers les rives de la quiétude et du bonheur : « *Ce doit être ce pouvoir qu'il a de toujours vous emporter, quel que soit votre humeur de l'instant...* » (p. 28).

En somme, par leurs témoignages, les narrateurs intradiégétiques nous offrent le portrait en action de l'enfant. Ils soulignent la « magie » qu'il doit à son aspect lumineux. Ils évoquent aussi ce que le garçon tient de l'eau qui coule dans les « entrailles » de la maison familiale. Ces personnages apparentent Youssouf à la source de vie et à la fraîcheur. En se mouvant dans l'espace de *Dar el bhar*, l'enfant accomplit une œuvre purificatrice comme le laisse entendre ce passage du livre : « *la voix d'un enfant y chantait, lointaine, des comptines où il était question d'une eau resplendissante qui traversait une maison scintillante aux abords d'une grande ville...* » (P.61-62). Plus que cela, nous sommes presque en présence d'un enfant-eau, imaginé, pour paraphraser Bachelard, comme une pureté active et substantielle (Bachelard, 1942 : 179), possédant une force réparatrice capable, par une seule goutte, laver moralement l'âme impure.

II. Sous le signe du mythe

A l'image de l'eau « souterraine » irrigant en quelque sorte *Dar el bhar*, l'histoire de Joseph s'impose comme un intertexte « souterrain » qui « irradie » notre récit, pour reprendre le terme de Pierre Brunel (1992). De nombreux indices plaident pour une telle hypothèse en commençant par les noms propres Youssouf, Yacoub, Benyamin, Zouleikha et Ibrahim qui nous renvoient directement aux récits théologiques, et particulièrement à la sourate Yousef dans le Coran. Ce rapprochement prouve tout le pouvoir générateur de ce récit théologique, un pouvoir que possède tout mythe littéraire. Cependant, notre propos ici n'est pas de soutenir une telle thèse comme le fait Mélanie Adda (2014), mais juste d'évoquer cette autre source qui confère au pouvoir de l'enfant mystère et consistance. En d'autres termes, en nous appuyant sur la mythocritique, nous examinerons seulement ces traces visibles qui renvoient au texte coranique et qui confèrent à notre personnage permanence et universalité.

II.1 Saturation symbolique

Comme première preuve de ce déploiement de l'enfance sous le signe du mythe, nous avons ces allusions manifestes à l'histoire de Joseph, telle qu'on peut la lire dans le Coran. Ces indices méritent d'être interrogés pour remonter à ce «mythe» qui

confère à notre roman consistance et profondeur. Notre propos, à ce niveau, est d'examiner les procédés de mythification mis en œuvre dans le roman qui nous intéresse. En d'autres termes, il s'agit de voir comment les narrateurs du livre surdéterminent le pouvoir en mobilisant quelques aspects liés à la vie du prophète Joseph. Dans ce sens, nous montrerons comment notre corpus reprend cette histoire coranique pour mettre à profit la saturation symbolique de celle-ci. Chemin faisant, l'accent sera mis sur la beauté singulière de l'enfant, la jalousie des frères et le pouvoir de séduction qui donnent une idée sur la surdétermination symbolique propre à ce mythe religieux.

L'examen approfondi de la beauté associée à ce personnage d'exception fait ressortir son caractère mythique. L'autrice, en choisissant le prénom Youssouf pour son personnage, compte sur l'effet que produirait une telle dénomination sur la conscience du lecteur. En effet, quelle que soit sa religion, ce dernier pensera à la beauté légendaire du prophète éponyme dans la mesure où ce trait est présent dans les différentes versions de ce mythe religieux (biblique et coranique). L'allusion à cette beauté exceptionnelle ne se limite pas cependant au nom du personnage, d'autres indices témoignent de cette caractéristique physique de l'enfant-mythe. C'est ce que nous montrerons à travers quelques descriptions présentes dans le roman.

C'est le cas de Taous qui suggère ce rapprochement entre la beauté de son fils et celle du prophète éponyme. Cette mère a attendu sept ans pour enfanter et donner enfin naissance à ce garçon d'exception. Le chiffre sept (07) annonce toute la sacralité de cette naissance, de cet enfant venu au monde en «*enjambant les légendes et les sourates pou être enfin ici, près de moi...*» (p. 23). En inscrivant l'origine de son fils dans l'au-delà du temps historique, la mère accentue la dimension mythique du fils. Comme dans le mythe fondateur, il faut venir d'un espace-temps autre pour accomplir ensuite un miracle dans le lieu de fondation. Cette idée est corroborée par le père s'interrogeant sur l'origine de l'enfance qui viendrait d'un espace-temps autre :

« D'où vient-il cet enfant ?

Ce n'est pas que je pense qu'il n'est pas de moi, ce n'est pas possible, mais je me demande toujours où étaient les enfants avant...Avant qu'ils ne viennent au monde, avant que nous allions les chercher et que nous les amenions dans le hasard des nuits et des pensées qui nous assaillent ou sont complètement absentes à ce moment...J'y songe quelquefois et cela ne finit jamais de m'étonner et même de me perturber. » (p.12)

Dans ce passage, nous lisons cette idée de pérennité, d'éternité associée à l'enfance. Pour la suggérer, l'auteur fait dire à son narrateur que son enfant, comme tous les autres, vivait déjà dans un autre espace-temps. Le père, ici dans sa réflexion, rencontre le mythe qu'Eliade résume en ces mots : « *D'une manière générale,*

on peut dire que tout mythe raconte comment quelque chose est venu à l'existence : le monde, l'homme, telle espèce animale, telle institution sociale » (in. Universalis). La question de Yacoub sur l'autre monde de son enfant avant sa venue au monde fait penser certes à ce temps d'avant la chronologie, mais soulève surtout la question de l'origine mystérieuse de cet enfant et de sa beauté rayonnante.

Cette beauté exceptionnelle est comparable à celle du prophète Joseph, une beauté décrite par le prophète de l'islam comme étant « la personnification de la moitié de toute la beauté existante » (Stacey, 2012) Le personnage de Ghebalou partage, avec ce prophète, le même nom du père, voire le même nom de l'aïeul : Ibrahim. De plus, à l'image du prophète Josseph, Youssouf est le préféré de son père Yacoub. Ce dernier l'aimait tant au point de ne pouvoir aller dormir sans le voir:

Taous devina qu'il était allé voir Youssouf, jamais il n'oubliait ce geste, cette nécessité. Jamais il ne se couchait sans chercher le lieu où son fils était endormi, et il faisait quelquefois le tour de la maison pour cela. (2016 : 70)

Cette rencontre avec l'histoire de Joseph surdétermine la beauté de ce personnage et lui confère plus de consistance.

L'autre élément de l'histoire de Joseph qui se trouve disséminé dans notre texte est la jalousie des frères et leur conspiration pour

éliminer ce frère préféré du père. La manigance des onze frères de Joseph se trouve implicitement convoquée dans notre corpus. Adaptée au temps actuel, on évoque dans le livre une tentative d'assassinat par voiture et non en jetant l'enfant au fond d'un puits. Le récit de cette tentative de meurtre demeure flou et perpétue l'indétermination propre aux récits mythiques. C'est le cas de ce propos de Yacoub : « *ils ont démarré à cet instant là et ils fonçaient vers lui... Je dis ils car il m'a semblé voir plusieurs hommes dans la voiture, en lunettes noires.* » (p.13). Le père parle d'hommes au pluriel, ce qui rappelle les demi-frères de Joseph et leur conspiration pour éloigner leur frère, fils favori du père.

La méchanceté des onze frères du mythe est évoquée par la servante de la famille. La narratrice évoque explicitement l'épisode de l'histoire coranique en rendant compte de ses discussions avec l'enfant. Zouleikha, le personnage qui semble sortir directement du mythe en question, rapporte les interrogations du garçon et fait dialoguer ainsi les deux récits. Cette femme, dont le prénom rappelle celui de la femme du Sultan d'Egypte Al Aziz, met en évidence la malveillance de la fratrie :

L'enfant me demande de lui raconter à nouveau l'histoire de Youssouf qu'il connaît déjà car sa mère la lui raconte souvent et il me précise que lui n'a pas de frères et qu'il le regrette. Il me demande si ses frères supposés auraient joué avec lui et ils auraient

été méchants avec lui comme dans l'histoire (...). (p. 90)

Détournant cet épisode, notre corpus n'exploite que cette volonté de nuire pour servir de point de départ à une autre histoire dans laquelle l'enfant se distingue par un pouvoir bienfaisant comparable aux miracles de l'eau. Ce qui revient dans les propos des personnages de ce roman, c'est l'existence d'une intention malveillante à l'égard de Youssouf comparable à celle éprouvée par les frères de Joseph. Ces personnes malveillantes restent inconnues comme le prouve l'interrogation du grand père : « *Mais quelle étrange aventure : quels sont ces hommes qui ont voulu écraser Youssouf, ce petit qui est d'une douceur de miel, d'une légèreté et d'une présence presque irréelle ?* » (p. 37).

Enfin, le pouvoir séducteur de Joseph est repris *in fine* dans ce texte. Bien qu'il s'agisse d'un enfant qui n'a pas encore atteint l'âge où l'on pourrait succomber à la tentation charnelle, la relation affectueuse entre Zouleikha et Youssouf rappelle tout de même l'épisode du récit coranique où se trouve évoquée la tentation qu'a eue la femme d'Al Aziz pour son protégé. Plus que cela, dans une de ses confessions, cette femme va jusqu'à faire cette analogie en avouant :

Heureusement qu'il y a l'or des cheveux de cet enfant, et qu'à chaque fois qu'il apparait, toutes ces femmes, qui sont en moi, oublient la souffrance pour s'émerveiller de l'enfance et de la légèreté...

Moi Zouleikha aurais-je encore la possibilité de devenir la femme d'Al Aziz ? (p. 48)

Le rapprochement est clair dans ce passage, Zouleikha convoque explicitement une partie de l'histoire de Joseph, celle de la séduction des femmes d'Égypte, subjuguées par la beauté féerique de ce dernier, au point de couper leurs mains sous le charme ensorcelant du jeune garçon. Par une telle analogie, la servante accentue le pouvoir de Youssouf en hissant son charme au niveau de la beauté légendaire du prophète éponyme.

Par ce dialogue souvent explicite avec le texte coranique, notre roman renforce sa texture de symboles. Les quelques épisodes évoqués ici prouvent cette saturation symbolique propre à ce mythe littéraire et explicitent les éléments participant de la poétique de l'enfance dans l'œuvre étudiée. Ils montrent ce déploiement de l'enfant comme figure mythique qui élève ainsi ce personnage à la dimension universelle et atemporelle propre au mythe. En fait, en «irrigant» entièrement notre récit, l'histoire de Joseph, dans sa version coranique, confirme, en partie, la thèse défendue par Mélanie Adda, un avis que consolide aussi l'éclairage métaphysique propre à cette histoire racontée par les textes sacrés des trois religions monothéistes.

II.2 L'éclairage métaphysique

L'autre fondement d'un mythe biblique ou coranique est sa portée métaphysique en tant que vecteur d'une morale religieuse. C'est ce qui reste à voir dans le roman. Autrement dit, quel usage la romancière fait-elle de cet aspect de l'histoire coranique ? Dans son article sur le mythe de Joseph, Mélanie Adda soutient que Dieu est présent dans l'histoire de Joseph, mais d'une manière préservant la liberté humaine. Dans cette histoire, écrit-elle, « *Dieu laisse agir cet homme en pleine liberté, Il n'en contrecarre jamais les actes, mêmes les plus transgressifs* » (2014). Reprenant cette histoire, Ghebalou laisse-t-elle transparaître cette présence discrète de Dieu dans l'univers des hommes ? L'analyse qui va suivre tâchera de souligner une telle présence et examinera la question de faillibilité des adultes mis à l'épreuve.

Présente sur les lieux de l'accident, Zouleikha intervient en premier pour sauver l'enfant visé par les inconnus. Emmerveillée par la beauté de l'enfant, il dit au père de ce dernier : « *vous avez un trésor, quelle beauté et quelle lumière émanent de lui ! Qu'Allah le protège toujours et le tienne en Sa Sainte garde... Sa mère a du être terriblement inquiète...* » (p. 18). Elle laisse entendre cette présence discrète mais oh combien protectrice de Dieu Tout-Puissant, celle qui a préservé Joseph du complot et de la manigance de ses frères. Plus que cela, il arrive à tous les personnages adultes de ce livre d'évoquer cette force divine à l'origine de toute chose. C'est le cas de Taous se rappelant ces mots de son père : « *je me*

rappelle soudain cette si belle chanson que Baba me disait être du Coran notre Livre, celui qui fait que les mots deviennent un chemin pour le ciel, pour notre ciel intérieur... » (p. 77). Celle-ci laisse entendre, sur un ton poétique, que la voie du salut passe par l'observance des prescriptions divines consignées dans le Livre.

Par ailleurs, il se dégage de ce roman, la faillibilité des adultes aveuglés par leurs intérêts étroits. A l'inverse de Youssouf qui sème le bonheur par sa beauté et son innocence, son entourage adulte faillit à son devoir. Cette imperfection humaine, propre aux adultes, est suggérée par l'histoire même de Josef dans le Coran, l'épisode où se trouve évoquée la tentation réciproque entre Joseph et Zouleikha, la femme d'Al Aziz. C'est l'intervention divine qui empêcha l'adultère de se produire. Cette infaillibilité même des saints est sous-entendue dans ce passage du roman : *« Dès que Youssouf vit le voile noir de Zouleikha, il quitta sa mère et vint en courant vers la portière de la voiture, et comme la veille, dès qu'elle fit le geste de sortir, il se saisit de sa main et l'embrassa. »* (p. 20) En effet, cet extrait dit l'attachement de l'enfant à celle qui lui a sauvé la vie, il rappelle aussi la fragilité des adultes qui succombent aux vices.

En somme, sur cette question de l'« éclairage métaphysique », l'œuvre de Ghebalou ne diffère guère des autres réécritures, religieuses ou profanes soient-elles, de l'histoire de Joseph. A

l'instar de celles-ci, elle s'écarte du récit biblique ou coranique, comme le constate Adda, « *par deux procédés : l'introduction d'un rôle actif de Dieu et l'idéalisation de Joseph* »(2014). Concernant le premier aspect, certains passages témoignent de la toute-puissance divine qui trace la voie à suivre par les hommes et veille sur eux. Pour l'autre procédé, il est lisible à travers cette sanctification du personnage, voué à l'éternité, par le recours au cosmique et au mythique. Dans la lignée de l'histoire coranique, le roman donne l'image idéalisée de Youssouf, un enfant beau et sage, tout à l'opposé des adultes de son entourage.

CONCLUSION

En définitive, il ressort de cette lecture que l'enfance, telle qu'elle est représentée dans *L'enfance est ma demeure*, est l'âge du rayonnement, un âge qui illumine les autres âges. Pour dire et traduire cette puissance, la romancière attribue une essence à la fois cosmique et mythique à son héros. Tenant de l'eau et du soleil, l'enfant lumineux s'impose comme une source de vie à tous les adultes victimes des « morsures du temps ». Dépassant les âges, il se hisse au niveau du mythe pour accomplir quelque chose, lui l'être d'exception venu « *d'un autre monde, pour mieux lier les êtres qui s'étaient perdus dans celui-ci, leur trouver des raisons de s'aimer, de se parler, de se vivre, côte à côte...* » (p. 92). C'est

La poétique de l'enfant dans *L'enfance est ma demeure* de Yamilé
Ghebalou Revue *Socles*

donc une poétique ouverte qui va au-delà du sémiotique en
intégrant le cosmique et le mythique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bachelard G. (1942) *L'eau et les rêves*, Paris, Librairie José Corti.

Brunel P. (1992) *Mythocritique. Théorie et parcours*, Paris, PUF.

Eliade Mircea, « Les mythes de la création », Encyclopaedia Universalis [En ligne] : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/creation-les-mythes-de-la-creation/> consulté le : 10/06/2022.

Emoto M. (2004) *Les messages cachés de l'eau*, Paris, Guy Trédaniel.

Erman M. (2006) *La poétique du personnage du roman*, Paris, Ellipses.

Ghebalou Y. (2016) *L'enfance est ma demeure*, Tizi Ouzou, Frantz Fanon.

Mélanie A. « Y a-t-il un mythe de Joseph ? » Dans *Revue de littérature comparée* 2014/2 (n° 350), p. 135-154. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2014-2-page-135.htm> consulté le : 10/06/2022.

La poétique de l'enfant dans *L'enfance est ma demeure* de Yamilé Ghebalou
Revue *Socles*

Miamboula P.(2017) « La symbolique de l'eau chez Gaston Bachelard » dans *Ethiopiennes*, n°98.

Richard J-P. (1961) *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Seuil.

Sellier Ph. (1984) « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », dans *Littérature*, n° 55, p. 112-126.

Stacey A. « l'histoire de Joseph : la beauté et l'épreuve », [en ligne] : <https://www.islamreligion.com/fr/articles/1825/1-histoire-de-joseph-partie-4-de-7/> Consulté le 14/06/2022